

L'ÉLECTION LÉGISLATIVE PARTIELLE

Un jeu tentant, mais difficile

Commentant son propre succès au premier tour de l'élection de Nancy, M. Jean-Jacques Servan-Schreiber n'a point manqué de faire allusion aux aspirations de tous ceux qui adhèrent à « un programme de réforme et d'action concrète, à condition qu'on leur propose ». Cette déclaration a trouvé un écho immédiat auprès de M. Jean Lecanuet, président du Centre démocratique, qui a souligné « l'existence de la force montante réformatrice », et auprès de M. Maurice Faure, président du parti radical, qui s'est proclamé favorable à « une action qui doit mobiliser tous les réformateurs ».

Pour reprendre à son compte et à son profit l'idée que M. Félix Gaillard avait lancée à la fin de février en pensant plutôt à un rapprochement avec la majorité, M. Servan-Schreiber a plusieurs cartes à jouer, et les jouera d'autant mieux qu'il n'attachera à son nom aucune des étiquettes politiques actuellement existantes.

Le parti socialiste constitue, comme on vient de le voir de nouveau à Epinay, un fragile assemblage de « réformateurs » centristes et de « réformistes » marxistes qui se reprochent mutuellement de vouloir plaire à M. Marchais ou à M. Abelin. Le groupe P.D.M. de l'Assemblée nationale ne survit que par la nécessité de satisfaire aux exigences du règlement (trente députés au moins pour former un groupe), mais il n'y a aucune unité de vues entre les ralliés à la V^e République et ceux qui continuent de la combattre. Nombre de « giscardiens » estiment que si la majorité n'est pas capable de réformer en profondeur, c'est avec d'autres qu'il faudra mener à bien cette tâche. Au sein de l'U.D.R., enfin, on compte une bonne quinzaine de députés qui préfèrent le néo-radicalisme gaullien de M. Edgar Faure au néo-gaullisme un peu radicalisant de MM. Pompidou et Chaban-Delmas.

On pourrait être tenté d'en conclure que le futur député de Nancy n'a qu'à se pencher pour récolter les concours et ramasser les adhésions, mais les choses ne sont pas si simples, et bien des problèmes restent à résoudre.

Le premier est celui des

moyens à mettre en œuvre pour que l'opération de Nancy, fort bien menée, prenne une dimension nationale. Il ne manque pas de régions dont les préoccupations sont comparables à celles de la Lorraine-Sud, mais encore faudrait-il trouver pour chacune d'elles un « J.J.S.S. ». Si ce dernier a abandonné un secteur où il avait parfaitement réussi, celui de la presse, c'est pour assouvir une passion, ancienne déjà, et des ambitions qui sont grandes. Combien trouverait-on de personnalités dynamiques et capables pour abandonner leurs activités et se contenter d'aller siéger gentiment au sein d'un Parlement dégradé et dépourvu d'audience autant que de moyens d'action ?

Du vieux vin dans une outre nouvelle

Faute de tels concours et de tels sacrifices, on pourrait, certes, trouver des hommes politiques désireux d'être rebaptisés, mais ils auraient, de toute évidence, moins de chances de séduire l'opinion que n'en a eu et que n'en a M. Servan-Schreiber. Ce ne serait que vieux vin dans une outre nouvelle.

La seconde difficulté tient à la force de résistance d'une majorité qui a déjà surmonté bien des difficultés sérieuses et a toujours été capable de se ressaisir et de maintenir intact son imperium. L'U.D.R. va perdre un député, mais il lui en restera, ne l'oublions pas, deux cent quatre-vingt-quatre, alors que la majorité absolue est actuellement de deux cent quarante-trois.

La dernière question qui se pose, et non la moindre, est de savoir si le rassemblement auquel aspirent tout à la fois MM. Servan-Schreiber, Félix Gaillard, Maurice Faure et André Chanderbagor, ne s'identifierait pas, aux yeux de l'opinion, à la « troisième force » d'autrefois, dont ne veulent entendre parler ni le P.C.F., ni l'U.D.R., ni, sans doute, bon nombre de Français qui ne sont ni communistes ni gaullistes.

L'obstacle le plus important qu'il a surmonté M. Jean-Jacques Servan-Schreiber, c'est tout simplement le régime.

RAYMOND BARRILLON.

Le succès de M. Servan-Schreiber est pris au sérieux, mais non au tragique

En attendant que M. Servan-Schreiber soit définitivement député de Meurthe-et-Moselle, on s'interroge dans la majorité et au sein du pouvoir exécutif sur les causes de l'échec du candidat officiel et sur les conséquences du succès de son adversaire.

Non sans quelque injustice, on juge avec plus de sévérité la décision de M. Souchal de donner sa démission de député que l'attitude du gouvernement sur le problème de l'autoroute qui en a été le motif. Mais si dans l'ensemble on s'attendait à un ballottage difficile pour le candidat de la majorité, on ne pensait pas que celui-ci serait aussi largement distancé par son adversaire. C'est pourquoi, bien que le soutien gouvernemental lui demeure acquis, M. Souchal ne doit bénéficier pour le second tour d'aucune intervention publique des responsables nationaux. Selon la thèse officielle, les causes de l'échec seraient purement locales : l'affaire de la route, le complexe d'abandon des Lorrains, certains mécontentements et les erreurs de M. Souchal lors du référendum et des élections municipales. On reconnaît que l'exploitation habile, faite par M. Servan-Schreiber, avec un style nouveau, de cette situation a pu séduire les électeurs. Pour se convaincre de cette analyse, on se réfère à une

enquête de motivation commandée par l'U.D.R. dans cette circonscription. Selon ses résultats, M. Souchal était jugé « bon, loyal, dévoué, honnête », mais son action était considérée comme insuffisante face à l'importance des problèmes lorrains. En revanche, les personnes interrogées, si elles jugeaient sans charité ni ménagement la personnalité de M. Servan-Schreiber, estimaient que le retentissement de son action ne pouvait être que bénéfique à leur cause.

Pour toutes ces raisons, on se refuse à l'Élysée et à l'U.D.R. tout comme à Matignon à faire du résultat de Nancy un test national. On rappelle qu'il est fréquent que dans des scrutins partiels les électeurs réagissent autrement que dans les consultations nationales, surtout lorsqu'un combat singulier entre deux adversaires permet de mieux attirer l'attention sur les situations locales. On cite alors l'élection de Saint-Brieuc ou celle des Yvelines, qui vit le succès de M. Rocard contre M. Couve de Murville. Mais pour ne pas généraliser ces exemples on évoque les victoires de la majorité dans le XII^e arrondissement de Paris et dans quatre circonscriptions de province en 1969 où quatre anciens ministres du général de Gaulle ont été élus.

Des conséquences nationales ?

Il est certain toutefois que lorsque l'irritation que les différents partenaires de la majorité et du pouvoir ressentent les uns vis-à-vis des autres sera apaisée, on envisagera mieux les conséquences nationales de cette élection. A l'U.D.R., pour le moment, on se pose donc des questions : M. Servan-Schreiber va-t-il entreprendre un regroupement parlementaire en exerçant ses séductions sur les radicaux, sur certains socialistes et surtout sur les amis centristes de M. Duhamel ? Cela rassemblerait fort à la grande fédération, à l'aventure de M. X., à celles de M. Lecanuet ou de M. Poher qui constituent pour l'U.D.R. une hydre bien connue même si cette fois le héros et ses procédés sont nouveaux. S'agit-il au contraire de la première étape d'une campagne pour l'élection présidentielle de 1976 ? Quoi qu'il en soit, on estime dans le « parti dominant » que la majorité devra

compter avec une telle entreprise après qu'elle aura mesuré son ampleur et on assure que si elle est prise au sérieux, elle ne l'est pas au tragique.

Dans les milieux proches de l'Élysée où le soutien à M. Souchal n'a jamais été ambigu, on relève, parmi les causes diverses de son échec, certaines décisions impopulaires ou inadéquates du

ministre de l'économie et des finances et du ministre de l'agriculture. Mais on estime que la majorité en retirera plutôt une volonté de cohésion et de rassemblement et que l'éventualité d'un remaniement ministériel ne s'en trouve pas actualisée pour autant.

Enfin à l'hôtel Matignon, où l'irritation est la plus vive dans la mesure où M. Chaban-Delmas n'avait décidé de soutenir M. Souchal qu'en raison de la pression exercée par l'U.D.R., on tire déjà deux enseignements du scrutin : le problème régional, qui avait été « déformé » par le référendum, est une question réelle qui intéresse les Français ; les cadres moyens et petits qui traversent une crise et qui ont voté pour l'adversaire du pouvoir méritent qu'on s'occupe d'eux d'une façon plus dynamique. — A. P.

« LA NATION » : M. Servan-Schreiber doit beaucoup à l'O.R.T.F.

L'éditorialiste de la Nation, organe de l'U.D.R., commente en ces termes le scrutin de Nancy : « Depuis plusieurs mois, télévisions et radios s'étaient mobilisées à la disposition du « superman », de l'homme politique nouveau style qui se lançait comme une marque de détergent, M. Servan-Schreiber doit beaucoup à l'O.R.T.F., qui lui a fait sa publicité sans rédevance. (...) »

« Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette élection que d'avoir vu les électeurs du parti socialiste et du P.S.U. rallier le candidat de l'argent après que celui-ci eut annoncé la constitution d'une Société pour la Lorraine, dont la composition fait penser à un armorial du capitalisme international. Les grandes sociétés qui ont prêté leur

M. GUICHARD : le succès du candidat radical m'a surpris.

Hôte de la presse étrangère, M. Olivier Guichard, ministre de l'éducation nationale, a répondu à une question sur l'élection de Nancy. Il a déclaré : « J'ai été, je l'avoue, un peu surpris par l'importance du succès du candidat radical (...) et je pensais que les Nancéiens auraient plus de réalisme. Mais je constate les chiffres et il est évident que ce n'est pas un bon résultat. Je me contenterai de dire que Nancy a peut-être perdu une bataille mais qu'il ne faut pas en faire un drame. L'élection en Lorraine — à Nancy plus particulièrement, et Nancy n'est pas toute la Lorraine — a été une élection que chacun s'est attaché à limiter à des problèmes de caractère régional, ce dont je me félicite, car je suis un régionaliste convaincu, mais, quand il s'agit de législatives, le souci des grandes options nationales doit jouer un rôle plus grand qu'il n'a joué à Nancy. »

concours à cette opération ne paraissent pas très inquiètes quant au comportement « de gauche » de leur poulain. (...) »

Quant à ceux qui voient dans l'affaire de Nancy la démonstration « qu'il existe quelque chose » entre le gaullisme et les communistes, ils ne nous prennent pas au dépourvu. Nous n'avons pas oublié les huit millions de voix de M. Poher. Ce que nous avons toujours dit, c'est que cette masse hétéroclite ne constituait pas une force, parce qu'elle était trop divisée pour s'organiser durablement, et que sa « pesanteur sociologique » la ramenait irrévocablement à la IV^e République. Sur l'un et l'autre de ces deux points, ce n'est pas la fracassante entrée en scène de M. Jean-Jacques Servan-Schreiber qui nous fera changer d'avis. (...) »

LE DÉBUT DE QUELQUE CHOSE

Nancy. — « Candidature d'argent », « campagne à l'américaine », « débauche publicitaire ». Les appréciations désobligeantes, comme les millions, ont été avancées sans mesure à propos de l'élection partielle de Nancy. Que la puissance de l'argent ait, une fois de plus, joué son rôle, nul n'en disconvient, mais était-ce tellement nouveau dans la démocratie française et tellement choquant dans une société où le capitalisme n'est pas banni ?

Après tout, la campagne d'affichage de M. Georges Pompidou aux dernières élections présidentielles a été aussi bien faite que celle de M. Jean-Jacques Servan-Schreiber. Et il y a déjà plusieurs années que M. Bongrand a mis ses services d'agent publicitaire à la disposition des « politiques ». Quant aux avions du GLAM (Groupe de liaisons aériennes ministérielles), ils ne sont pas moins onéreux que ceux de la compagnie Euralair.

S'il est vrai que l'élection législative de Nancy a été « exempte » du fait de l'ampleur des moyens publicitaires mis en œuvre, ce serait méconnaître la réalité que de la voir seulement sous ce jour. Elle a été comparée au lancement du film Borsalino. La comparaison était mauvaise, car si le film a déçu, la campagne électorale, par ce qu'elle a révélé et par ce qu'elle ne montrait pas, a été passionnante.

Fondée sur une intuition plutôt que sur une véritable étude préalable du terrain, la candidature de M. Servan-Schreiber est devenue, une fois décidée, ce que dans les offres d'emploi pour cadres supérieurs on appelle « mission ». On imagine l'annonce : « Profil : diplômé d'une grande école, expérience pratique de l'information et de la presse, de l'économie et de la politique. Qualités requises : goût de la réalisation concrète, refus de débats théoriques, sens des relations publiques. Mission : relancer une région disposant d'atouts certains, mais laissée à l'abandon. »

L'état-major et ses tâches

Qui n'a pas été tenté de présenter la campagne électorale de M. Servan-Schreiber comme un pastiche du « management » ? Au-delà de la moquerie, il faut bien constater cependant que l'investissement électoral de la première circonscription de la Meurthe-et-Moselle a été mieux organisé par l'auteur du Défi américain que par ses concurrents. Certes, ses moyens étaient supérieurs à ceux du P.S.U. ou du parti socialiste par exemple. Mais, sur ce plan, la majorité pouvait parfaitement rivaliser avec lui pour soutenir son candidat ; quant au parti communiste, il disposait d'une solide infrastructure locale.

A l'état-major de « J.-J. S.S. », réparti entre le Grand Hôtel et

l'hôtel du Palais, les tâches avaient été confiées à deux équipes : l'une, dite des « penseurs », animée par MM. Michel Albert, coauteur du manifeste Ciel et Terre, Guy Sornann et Mlle Gaillards, préparait avec l'aide de deux étudiants et d'un ancien élève de l'ENA les dossiers du candidat ; l'autre, opérationnelle et dirigée par M. Nick Malouin, venu du marketing, s'occupait de l'organisation matérielle de la campagne (supports et documents publicitaires, préparation des réunions, courrier, recrutement du comité de soutien). Vingt à trente personnes, selon les jours et les possibilités des uns et des autres de se libérer, ont ainsi travaillé pour le candidat, bénévolement, assurent la plupart d'entre elles. MM. Boileau, président du conseil général, et Deiber, premier adjoint au maire de Nancy, assistaient personnellement et avec leurs propres troupes M. Servan-Schreiber, tandis que les taxis de la ville lui apportaient, dit-on, une aide précieuse et gratuite.

Comme dans une entreprise, et, en particulier, dans une entreprise de presse, le travail quotidien était planifié au cours d'une conférence matinale avec le souci de tout prévoir, d'éliminer la fantaisie et les surprises du hasard. S'il n'y a pas eu de salle livrée à l'obscurité, c'est parce que les compteurs électriques étaient protégés quand cela paraissait nécessaire ; si la sonorisation a toujours donné satisfaction, c'est parce que les fils avaient été placés à une hauteur suffisante pour échapper aux mauvais plaisants ; si la réunion organisée à Chaligny à la fin d'une chaude après-midi fut agréable, c'est parce qu'elle avait été prévue dans les jardins de la mairie et non à l'intérieur du bâtiment, où le candidat socialiste et ses auditeurs venaient, au contraire, de se rassembler. Avant chaque meeting, le dispositif était vérifié. Après le départ du candidat, quelques-uns de ses collaborateurs relevaient les commentaires des participants et consignaient dans des « notes à J.-J. S.S. » leurs conclusions. L'organisation s'est corrigée chaque jour elle-même.

La campagne électorale du premier tour venait à peine de se terminer que l'on préparait déjà celle du second tour, avec de nouveaux objectifs. Les réunions n'auront plus pour justification essentielle de faire connaître le candidat et ses idées (on considère qu'avec plus de 45 % des suffrages ce résultat est atteint). Elles prendront le caractère de séances de travail consacrées à des cas personnels et aux problèmes locaux et menées avec la volonté de trouver des solutions sinon immédiates, du moins rapides. Le candidat agira comme s'il était déjà « le député ». Un temps

d'avance dans l'initiative, la limitation de l'imprévu, une planification constamment réajustée, voilà peut-être ce qu'il faut — avec les suffrages — pour devenir président des États-Unis ou député d'arrondissement.

Un formidable besoin d'expression

En tournant bien, la froide mécanique a fait assez curieusement apparaître un formidable besoin d'expression orale. C'est là l'un des plus intéressants enseignements de la campagne, encore qu'il ne soit pas facile à analyser. Une certaine exaspération de la population, liée à la crise régionale, et la technique personnelle de M. Servan-Schreiber en matière de réunions électorales sont, semble-t-il, à l'origine du phénomène. Là où M. Souchal expliquait patiemment le dossier de l'autoroute Paris-Strasbourg et les raisons de sa démission, là où M. Borella exposait à des convaincus les thèses du P.S.U., là où M. Antoine (P.C.F.) rappelait à ceux qui les subissent les conditions de vie des travailleurs lorrains, M. Servan-Schreiber limitait à quelques phrases la présentation de sa candidature et se mettait en devoir d'écouter ceux qui étaient venus pour l'entendre et qui avaient d'ailleurs envie de parler. On s'adressait à lui comme à celui qui ne savait pas, comme à un journaliste ou parfois à un médecin. En tout cas, comme à quelqu'un qui n'était ni de la région ni de la même catégorie sociale.

Que n'a-t-on pas entendu sur le patronat local, sur les conditions de travail et de rémunération, bref, sur tout ce qui fonde habituellement les raisons du combat de la gauche ? Mais pourquoi ces discours explosifs s'adressaient-ils à M. Servan-Schreiber plutôt qu'aux autres candidats ? Peut-être parce que ces derniers étaient censés connaître la réalité de ces misères, tandis que le nouveau venu l'ignorait. Peut-être aussi parce que celui-ci savait avec quelques formules habiles provoquer la confiance et donner le sentiment de prendre vraiment en considération ses interlocuteurs. Serait-ce que le nouveau parlementaire doit moins parler qu'écouter ? Toujours est-il que pour l'informer ou le combattre on est allé lui dire, « à ce J.-J. S.S. », comment ça se passait dans les ateliers de Pompey ou de Neuvés-Maisons. Vaine démarche ? C'est déjà quelque chose de s'exprimer, et d'être écouté c'est le début de quelque chose. Plusieurs délégués syndicaux de la C.F.D.T. et de la C.G.T. l'ont compris et ont participé sans complaisance aux débats. Dieu sait qu'ils en appartaient loin la théorie ! Que n'étaient-ils eux-mêmes candidats ?

ANDRÉ LAUREN.

LA LIAISON RAPIDE LA PLUS ECONOMIQUE ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE



Skyways COACH AIR

NOMBREUX DÉPARTS QUOTIDIENS



Faites un saut à Londres par le prochain turbo-jet SKYWAYS. Combinant la souplesse de l'autocar et la rapidité de l'avion, SKYWAYS COACH AIR vous y amène en moins de cinq heures, tous les jours de l'année, dans d'excellentes conditions de confort et de détente.

JEUNES, PROFITEZ DU NOUVEAU TARIF EXCEPTIONNEL ET DES CONDITIONS SPECIALES POUR GROUPES.

Vous serez conquis par Londres, "cité des jeunes" et aussi des moins jeunes. Dès votre atterrissage à Ashford...

...l'aéroport fleuri du Kent un autocar de luxe vous transportera immédiatement en plein centre de Londres, à la gare routière de Victoria. Le Terminal de Victoria, commun à toutes les Compagnies d'autocars d'Angleterre, vous permet la continuation de votre voyage vers n'importe quel point du Royaume Uni, à des tarifs incroyablement bas.

Voyez vite votre Agent de Voyages ou à Paris :

SKYWAYS COACH AIR

8 bis, pl. de la République — Tél : 797.85.59